

ATELIER "LES MOTS GARDENT LA MÉMOIRE"

Ce qu'il est possible de lire dans l'écart entre le prévu et l'advenu
à l'occasion d'un atelier d'écriture très court et très simple.

Odette et Michel Neumayer,
concepteurs d'ateliers d'écriture et
analystes du travail.

"Notre héritage n'est précédé d'aucun testament". Cette citation de René Char, Hannah Arendt la reprend ainsi : "Le testament, qui dit à l'héritier ce qui sera légitimement sien, assigne un passé à l'avenir. Sans testament, ou, pour élucider la métaphore, sans tradition - qui choisit et nomme, qui transmet et conserve, qui indique où les trésors se trouvent et quelle est leur valeur – il semble qu'aucune continuité dans le temps ne soit assignée et qu'il n'y ait par conséquent, humainement parlant, ni passé, ni futur, mais seulement le devenir éternel du monde et en lui le cycle biologique des êtres vivants".¹

C'est en temps de paix qu'il faut préparer la paix, prendre le temps de comprendre le passé, les héritages. Et pour cela, construire des liens entre les personnes par le travail de la mémoire, l'interrogation collective sur ce que nous, sujets d'aujourd'hui, comprenons de nos filiations, de nos engagements.

Complexifier l'idée de paix avec des mots ?

Au nom du GFEN et à la demande de la coordinatrice du Festival du livre Jeunesse d'Aubagne, nous avons animé un atelier d'écriture liant la question de la paix et la réflexion **sur l'histoire, l'imaginaire, l'estime de soi**. Il s'agissait de rendre cette réflexion accessible à tous, dans un lieu grand public où parents et enfants viennent la main dans la main. Cela prend parfois l'allure d'un beau défi ! Même pour une heure, même avec un public de passage, notre projet était d'aller au-delà du convenu. Une heure de création destinée aux parents ET à leurs enfants. Un atelier qui devait introduire le débat "Mémoire et culture de paix" **auquel allaient participer différents adultes et surtout plusieurs lycéens d'un Lycée professionnel de retour d'un voyage au camp de concentration d'Auschwitz.**

On peut considérer l'atelier d'écriture comme un lieu anthropologique² au sens où l'évoque l'anthropologue Marc Augé, c'est-à-dire un espace social institué et construit dans lequel s'opère la rencontre avec l'autre, autour des mots et non autour d'idées toutes faites. L'expérience qu'on y fait du partage et de la **coopération donnera un jour peut-être les arguments pour surseoir à la violence.**

¹ Arendt (Hannah), *Crise de la culture*, Editions Gallimard, Collection Folio N°113, préface.

² Notion empruntée à Augé (Marc), *Non-lieux – Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, La librairie du XX^e siècle, Editions du Seuil, Paris 1992

Dans cette activité infime et intime qu'est l'atelier et qui semble ne pas tenir beaucoup de place face aux grands meetings et déclarations diverses, chacun peut pourtant s'interroger sur la manière dont lui, homme, a trouvé, trouve ou trouvera à s'inscrire dans l'histoire et se nourrir de l'idée de paix.

L'atelier prévu : "Les mots gardent la mémoire"

La chose n'est pas facile. Peut-être à cause du bruit ambiant, de l'odeur de chocolat et de crêpes du lieu où l'atelier se tient : un lieu ouvert à la déambulation, aux curieux, aux pressés. Peut-être parce que nous ne sommes pas habitués à animer un atelier d'écriture le micro dans une main, les feutres dans l'autre. Difficile aussi à cause des âges très différents des enfants présents, du désir de bien faire des parents qui les accompagnent et qui s'exclament tantôt sur les fautes d'orthographe de leur petit, tantôt sur leur curiosité.

On aurait envie de prendre le temps de poser la problématique, mais il faut tout de suite se lancer dans l'action et on n'est pas sûr au bout d'une heure que les personnes, encore sous le choc d'avoir écrit, aient bien compris la dramatique de ce petit moment qu'ils viennent de vivre avec d'autres. N'empêche que l'année suivante certains reviennent avec leurs enfants plus vieux d'un an...

Ci-dessous, l'atelier tel que nous l'avions imaginé. Nous verrons plus loin que tel qu'il était prévu, il n'a pas résisté à la pression du temps, à la présence des participants et à tout ce qui fait que la réalité ne peut jamais s'anticiper entièrement. Les représentations que les animateurs ont d'un travail de création autour de la paix ne sont pas celles que portent les participants. Il y a à traiter avec l'opacité du réel, et avec le fait que dans toute situation humaine gît ce quelque chose d'irréductible avec quoi il faut négocier.

Pistes prévues

- Jeter des ponts entre ici et ailleurs, entre hier, aujourd'hui et demain.
- Écrire pour rendre partageable une expérience personnelle en lui donnant une forme.

Temps 1 – Quatre affiches métaphoriques

1. Si la mémoire était une fleur, nous en serions les jardiniers
2. Si la mémoire était un mur : le construire, le détruire, y écrire.
3. Si la mémoire était un tissu ; le tisser, le plier, le déplier, le découper
4. La mémoire et l'oubli, l'endroit et l'envers : tantôt ils dialoguent, tantôt ils se recouvrent, se raturent.

Chacun vient écrire au moins deux mots ou expressions sur chacune des affiches : liberté totale d'écrire ce qui nous passe par la tête.

Temps 2 – Histoire / histoires

Consigne : "Un jour, l'Histoire (celle des grands de ce monde, politiques, artistes, penseurs, celle que l'on trouve dans les manuels) a rencontré notre histoire (celle de notre famille, de nos proches). Soit nous l'avons vécu nous-mêmes, soit on nous en a parlé, soit on a lu ou vu des documents. On choisit ce moment et on note quelques lignes sur une feuille pour soi."

Temps 3 – 1er cercle / second cercle : la question du partage

Consigne : "Un premier cercle dessiné au tableau accueillera les mots dont nous pensons qu'ils sont facilement partagés, compris et interprétés par tous (ex. mai 68, Résistance, Titanic, Guerre du Kosovo) etc. Le second cercle accueillera les mots *que moi seul je comprends car ils me renvoient à mon histoire*".

Temps 4 – Le pont de l'écriture

Consigne : " Faisons passer quelques-uns de ces mots du second cercle vers le 1^{er}. Donnons-leur suffisamment de chair pour cultiver la fleur de la mémoire, en tisser la trame... Par des récits (je veux raconter l'histoire de...), par des "je me souviens de", par des poèmes, des listes, des fragments, et par des questions écrites posées à ceux qui auraient vécu ces moments." Lecture.

Petit détour par le travail d'animation

Évoquer le travail d'animation d'un atelier ce n'est pas dire "comment dans l'idéal mener un tel atelier", ou raconter comment ce jour-là, dans cette sympathique tourmente du festival, nous nous y sommes pris ! C'est plutôt nous interroger sur ce qui se passe entre ce qu'on a imaginé et ce que, sur les lieux, il est possible de faire. C'est tenter de comprendre pourquoi un écart s'installe inévitablement et en quoi animer, c'est faire face. En effet, s'il y a travail c'est au sens où l'entend l'ergonome Philippe Davezies : "Travailler, c'est faire face à ce qui n'est pas donné par l'organisation prescrite du travail", dialoguer en l'occurrence avec l'auto prescrit et, par le fait de la rencontre, le dépasser.

Voici donc l'atelier réel, advenu, décalé par rapport au prévu. Voici les consignes que nous avons finalement données en tentant de préserver l'essentiel : faire exister un chantier "paix" fondé sur la mise en travail des mots et de la mémoire, mais surtout sur le dialogue entre les générations.

Pistes réellement dites :

Pour préparer le débat de cet après-midi : comment la mémoire passe-t-elle d'une génération à une autre ?

Phase A – Quatre affiches métaphoriques

- Et si la mémoire était une fleur ?
- Si la mémoire était un tissu ?
- Si la mémoire était un mur ?

- L'envers et l'endroit ; la mémoire et l'oubli...

Les animateurs notent ce qui se dit sur affiches. Les participants ne veulent pas écrire sur affiche devant tout le monde.

Phase B – Quand nos histoires rencontrent la grande Histoire, celle qu'on lit dans les livres

Consigne : "On se souvient de noms et de dates que presque tout le monde connaît... Associés à des petits bouts d'histoire personnelle, familiale, des prénoms connus de nous seuls... En un récit, on raconte comment ce sont les petites histoires qui font la grande Histoire."

Un temps pour s'approprier et approprier les mots

Phase A. L'atelier commence par un moment destiné à briser la glace et surtout à faire que ce groupe provisoire se mette à exister par la magie de l'échange de mots, par la surprise partagée devant une première consigne contraignante dont on découvre qu'elle est productive. Agréable surprise ! Les parents subodorent que cet "exercice" sera peut-être utile à leurs enfants. Cependant, pour l'instant, l'affaire n'est pas encore gagnée !

En effet, pour nous, animateurs, se dessinent les premiers décalages : les pistes initialement prévues, plutôt complexes et qui nous semblaient de nature à poser le cadre de l'atelier, deviennent plus prosaïques. Puis, les quatre métaphores s'allègent, elles aussi, pour aller à l'essentiel. Alors que nous avions prévu que les participants écrivent, nous notons finalement nous-mêmes, sur affiches, ce qu'ils disent. Pourquoi ? Par timidité (la nôtre et pour ne pas bousculer la leur) mais aussi parce que nous sentons, sans que cela soit dit, une certaine appréhension devant l'écriture, la crainte de s'exposer au regard, la peur des "fautes" d'orthographe, le doute (est-on sûr qu'on a bien compris ce qui est "demandé" ?)

Le résultat : un mélange de paroles d'enfants et d'adultes, le croisement de lexiques et d'imaginaires différents, mais aussi peu à peu l'assurance arrive. On s'émerveille d'oser et c'est merveille d'oser ! Les apports s'enrichissent. Alors que les métaphores de "la fleur" et "le tissu" donnent lieu à des phrases courtes avec un sujet indéterminé ("on"), on passe petit à petit à "je". Les verbes d'action sont déclinés par un sujet, les phrases s'allongent. On quitte l'expression spontanée, très proche encore de l'oral, pour entrer dans un univers langagier et conceptuel plus élaboré avec de fréquents passages entre le sens propre et le sens figuré. Avec la double métaphore : l'envers et l'endroit / la mémoire et l'oubli, on continue à jouer, mais le jeu devient de plus en plus "sérieux". On intériorise la tension des contraires.

Quelques extraits de productions...

Et si la mémoire était une fleur ? Alors... on la sentirait ; on l'arroserait avec de l'engrais, avec des mots ; on lui parlerait, on lui dirait qu'on l'aime ; on la multiplierait ; on lui ferait écouter de la musique ; on la photographierait, on l'offrirait ; on la protégerait dans une maison ; on la nourrirait tous les jours ; on lui donnerait des copines ; on la chatouillerait, on l'arracherait...

Si la mémoire était un tissu : je me roulerais dedans ; je le broderais, je le caresserais, j'y coudrais des perles ; je le défroisserais, je le plisserais, je le repasserais ; je m'y reposerais ; je le colorierais, la mémoire serait un tissu jaune et clair ; je le brandirais comme une pancarte ; je le peindrais ; je m'envelopperais dedans pour me tenir chaud ; j'en ferais un drapeau ; je le ferais tout fin, je l'étirerais, je l'effilerais ; j'y écrirais des mots, je les assemblerais pour en faire un patchwork.

Si la mémoire était un mur : On grimperait dessus, on l'escaladerait ; il faut le casser ou le décorer ; on prendrait soin de le renforcer à coup de souvenirs tous les jours ; je saute pour voir ce qu'il y a derrière ; on y verserait des larmes pour retrouver la mémoire ; on s'endormirait devant pour rêver, pour se souvenir ; on le fissurerait ; à démonter pièce par pièce, à comprendre et à refaire, reconstruire joli ; je le peindrais, je le soignerais, je le sculpterais ; si c'est un mur de briques, j'y rajoute une brique (avec ma mémoire) ; des trous de mémoire... alors, des trous dans le mur... je le tapisserais ; je le taguerais partout.

L'envers et l'endroit ; la mémoire et l'oubli : Je jouerais à pile ou face sans arrêt ! on la retournerait comme un gant ! On pourrait la décorer ; je me regarderais dans un miroir pour ne pas oublier ; je ferais en sorte de faire disparaître l'oubli ; moi, je ne veux pas oublier ! Pour savoir où je veux aller, j'ai besoin de savoir d'où je viens ! C'est vrai, la mémoire oublie des choses ; il faudrait que l'oubli vienne en aide à la mémoire.

Histoire / histoires

Phase B. Perçue comme non opératoire, car pas assez préparée par des listes de mots, des galops d'essais, des échauffements, nous abandonnons l'idée d'une écriture individuelle et décidons de prendre appui sur le groupe et sur l'effet d'engendrement de la mémoire que produit en chacun l'écoute des autres énonçant des dates et des noms. C'est une sorte de "friction de mémoires" qui s'installe, d'où naissent l'énergie et l'envie de continuer. Désireux de savoir ce que les personnes présentes ont comme repères historiques en tête, nous constatons que ce sont les adultes qui, à ce moment-là, répondent à partir d'un savoir d'abord existentiel et non pas scolaire ou livresque. La suite prouvera que ces repères font référence à des choses vécues de près. Des noms propres et des dates comme autant de clefs pour entrer dans l'histoire familiale qui va suivre.

Extraits des productions : Les camps de concentration ; Silésie ; frontières ; évasion ; François Mitterrand 1981 ; Mai 68 ; la Guerre civile en Espagne 1936 ; la résistance ; la Guerre de 14-18 ; le vote des femmes en France en 1947 ; la Guerre d'Algérie, les émeutes de 1961 ; le Débarquement de 1944 ; la bataille du Chemin des Dames...

Avec la consigne suivante, les enfants entrent à nouveau dans le jeu. En effet, comment aborder l'histoire personnelle ou familiale sans évoquer les prénoms des personnes déjà un peu passées à la postérité c'est-à-dire dans l'univers des récits mais quand même connues des enfants ? Dans ce registre du "récit annoncé", au

fil des titres d'histoires possibles, il y a déjà chez les grands comme chez les plus petits l'anticipation du plaisir à venir : celui d'entendre le récit archi-connu mais toujours bon à ré-entendre ou celui de découvrir une histoire peut-être inédite qui viendrait éventuellement enrichir (quand il existe) le trésor des histoires qu'on se raconte déjà en famille.

Autant d'histoires qui sont souvent le seul "lieu" où les gens du commun sont reconnus dans une sorte d'héroïsme de proximité, où la petite histoire semble prendre sa revanche sur la grande ³ ! L'héroïsme et le courage au quotidien y sont reconnus, pris en compte et le groupe s'aperçoit avec bonheur qu'il y a du commensurable, de ces choses que l'on peut mesurer à la même aune, celles des valeurs, des peines, des joies construites dans une lutte au quotidien pour vivre ou survivre.

Ces prénoms, comme les dates, sont une clef pour passer d'un univers à l'autre. Il y est fort question des grands-parents (Léo, Pierrot, Maria, Aimée, Rose, Antoine, Hyppolite...) autour desquels l'émotion se partage et le désir d'un savoir historique se transmet.

Liste : *Mon grand-père Pierrot, en 1914-18, dans la tranchée ; Les réunions des parents en mai 1968, vues par les enfants ; La déception ; Geneviève en 1961, les émeutes en Algérie ; Mon grand-père Louis qui bien qu'étant cheminot, faisait sauter les trains ; On sautait de joie sur le balcon en mai 1981. On avait 8 ans. Maria, en Espagne en 1936. Ma grand-mère, 14 enfants, à qui son mari ne donnait pas le droit d'aller voter ; Ma grand-mère Aimée, condamnée à être fusillée et sauvée in extremis par le Débarquement ; Mémé Rose, qui luttait pour donner à manger à ses enfants ; Mon grand-père Antoine, qui avait fait 600 km à pied de Silésie en Auvergne, en 1917... et son petit fils s'appelle aussi Antoine... ; Hyppolite, mon grand-père mort pendant la première guerre mondiale.*

Enfin, et comme un point d'orgue final...

... on raconte comment ce sont les petites histoires qui font la grande Histoire.

Sous la pression du peu de temps restant, mais aussi pour conserver l'atmosphère et la dynamique qui se sont installées dans le groupe, nous abandonnons la consigne initiale qui posait l'idée du passage "d'une premier à un second cercle". Nous la gardons en mémoire pour une autre occasion, dans un autre contexte. Il nous reste juste les vingt minutes nécessaires pour que chacun passe par une écriture personnelle et un moment de lecture des productions.

Le partage des récits a lieu, mais autrement que nous ne l'avions imaginé. Il est plus immédiat, plus simple, moins "sophistiqué". Le temps d'analyse réflexive qui aurait été nécessaire est purement et simplement supprimé. Nous restons sur le plaisir de l'exploit d'avoir écrit, d'être allés chercher quelque chose de très personnel dans ce lieu public, d'y avoir croisé nos singularités et d'avoir finalement trouvé bien des échos à des faits que nous croyions banalement nôtres, inscrits (et peut-être enfermés) dans le seul petit cercle de nos histoires de famille...

³ Nous savons bien qu'il n'y a pas de "petite" et "grande" histoire et que nous sommes tous "des personnes historiques". Nous reprenons à notre compte la problématique d'un atelier vécu à l'Université d'été du GFEN à Bordeaux (juillet 2002), atelier imaginé par Marie-Claude Charpentier, en cours d'écriture. (Pour en savoir plus : marie-claude.charpentier@univ-comte.fr).

Confirmation de la fécondité du compromis : savoir tirer parti du peu de choses pour aller à l'essentiel afin qu'existent de l'émotion, de l'échange, et l'envie de continuer à écrire pour qu'il se passe quelque chose entre parents et enfants, au cours d'un bref moment un peu abouti quand même, un peu rond, comme un galet, un petit caillou qui marquera le chemin.

Quelques textes nous ont été confiés. Peu. Les autres ont été conservés par leurs auteurs. Ils sont plus ou moins élaborés, mais là n'est pas la question. Ils sont révélateurs des mots dont disposent les êtres humains, petits et grands, pour parler de leur inscription dans l'histoire par personnes interposées. Pourquoi tel mini-événement, telle image, tel moment ont été retenus ? Peut-on y voir le fondement d'un possible engagement des descendants pour l'histoire et peut-être pour la paix ? Comment se transmettent les héritages ? Comment prend-on conscience de ce dont on accepte d'hériter ?

Productions

"Elle avait étalé un grand carton dans la grande pièce de la salle à manger, ma Mère. Puis elle avait dessiné les contours d'un gigantesque bébé, sous nos yeux écarquillés, ma mère.

Elle reprit son ouvrage maintes et maintes fois pour qu'il soit parfait. Elle était fière, ma mère, d'élever haut dans les airs, son poupon de carton, soutenu par le flot des manifestations du Mouvement de la femme."

"D'où vient-elle mémé Maria ? D'Almeria en Andalousie. L'aînée d'une grande famille de 13 enfants, venue se réfugier sur Marseille. Pourquoi ? La misère. Quand ?" (Ces deux textes sont du même auteur, une jeune femme.)

"Je vais vous raconter l'histoire de Mémé Rose. Elle me disait que pour faire manger ses enfants (dont ma mère), elle volait dans les champs voisins et se cachait dans l'usine à papier à P., parfois, pendant deux jours ou plus.

En bref, elle s'est battue pour vivre et pour que moi, ensuite, je la connaisse, moi, ma Mémé Rose. C'est grâce à son combat pour la vie que j'ai eu la chance de la connaître."(C.)

"Aujourd'hui, [...] on dirait qu'il n'y a plus d'Histoire, plus de philosophie, plus d'idéal... Comment peut-on vivre au quotidien sans l'histoire, sans la tradition ? Comment peut-on imaginer l'avenir et la vie de nos enfants sans le chemin qui guide nos pas et nous donne la force pour tendre vers nos objectifs, vers nos projets ? Mais comment construire des projets si nous ne percevons pas l'avenir ?

Petite, j'ai été bercée par les chants de Tino Rossi et réveillée par ceux de Ferrat. J'hérite de l'âme corse pour en faire une langue universelle où chaque être humain, tant qu'il est vivant a le devoir de penser, de s'exprimer, de s'inventer sa vie, sa vie dans la vie de tous et réciproquement.

Qui a tué la capacité d'imagination chez l'être humain depuis 30 ans ? Pourquoi le rouleau compresseur cherche à nous anéantir en tant qu'hommes libres ? Pourquoi c'est compliqué, alors que ce pourrait être si simple ?" (S.)

L'écriture et de la culture de paix

À la fin de l'atelier, les parents s'avisent avec étonnement qu'ils n'ont pas – suffisamment – transmis l'histoire sciemment ou qu'ils n'ont pas trouvé les lieux qui leur auraient permis de le faire. Ils ont souvent abandonné à d'autres instances (TV, école, livres), le soin d'informer, de former, de transmettre. Ce faisant, ils ont laissé une place inoccupée, irremplaçable, car ils sont les seuls à pouvoir transmettre à leur manière.

L'atelier d'écriture, parce qu'il propose un passage inattendu par les mots, active le patrimoine c'est-à-dire le manipule, l'interroge, le travaille et ce dans un espace qui est sous la loi d'un partage respectueux, mais quand même bousculant. Dans ce cadre qui permet de penser l'expérience propre, mais aussi de passer du particulier au commensurable, voire au général, la difficulté reste néanmoins entière, celle de passer en si peu de temps de la mémoire "brute" à une mise en écriture même rudimentaire.

Il nous semble que le sentiment diffus d'avoir des pans d'histoire en commun et de partager un patrimoine qui ne demande qu'à être retravaillé encore est un facteur de paix.

Apparente simplicité d'un atelier porté par un double engagement : celui pour la cause de la paix, celui pour une écriture qui ferait le lien.